



*É* *L* *O* *G* *E*  
**HISTORIQUE**  
*DE MESSIRE*

**ESPRIT FLECHIER,**  
*ÉVÊQUE DE NISMES.*

**E**SPRIT FLECHIER naquit le 10 Juin 1632 à Perne, dans le Comtat d'Avignon. Etant entré dans la Congrégation de la Doctrine Chrétienne en 1648, il eut le bonheur d'y être formé par le P. Hercules Audiffret, son oncle maternel, alors Supérieur Général de cette Congrégation, & qui s'y est fait estimer par ses talens & par sa vertu. M. Flechier fournit avec distinction aux études de son état, & aux différentes classes dont il fut chargé, particulièrement à Narbonne, où il professa la Rhétorique, &

Ce Précis de la vie & du caractère de M. Flechier est tiré de ses Lettres, & des Mémoires du P. Nicéron.

A ij

où il prononça en 1659 l'Oraison funebre de M. Rebé, archevêque de cette Ville. Ce fut cette même année, quelques mois après la mort du P. Audifret, qu'il quitta l'habit de Doctinaire.

Il commença à se faire connoître à Paris par une description du Carrousel en vers Latins, & par quelques poësies Françoises. On s'étonna qu'il eût pu exprimer en beaux vers Latins une chose aussi inconnue à l'ancienne Rome, qu'un Carrousel. Cette inscription intitulée, *Cursus Regius*, a été imprimée d'abord *in-folio* en 1669, avec la description que Charles Perrault a faite du Carrousel de 1662 ; & ensuite *in-12.* dans le Recueil des Œuvres mêlées de M. Flechier, qui parut en 1712.

Ses premiers Sermons augmenterent beaucoup sa réputation, & ses Oraisons Funebres la mirent au plus haut degré.

Voici ce qu'en dit M. Mongin dans un de ses Discours académiques : « L'Oraison funebre, avant M. Flechier, étoit l'art d'arranger de beaux mensonges ; un art tout profane, où, sans égard à la vérité ni à la Religion, on consacroit les fausses vertus des grands, & souvent la grandeur même. Mais le sage Flechier ne songea dans

» l'éloge des morts, qu'à faire des leçons  
» aux vivans, & qu'à déplorer les gran-  
» deurs humaines par la vanité qui les  
» accompagne, ou par la mort qui les dé-  
» truit. Il ne suffisoit pas d'être né grand,  
» de posséder de grandes dignités, ou de  
» lui proposer de grandes récompenses  
» pour avoir une place parmi les héros  
» immortels. Pour ne point trahir la  
» vérité, il n'a loué que la vertu : pour  
» ne point flatter ses portraits, il n'a  
» travaillé que d'après la plus belle na-  
» ture : & tous ses héros sont des mo-  
» deles, comme toutes ses Pieces sont  
» des chefs-d'œuvre. C'est-là qu'on est  
» étonné de voir dans un seul homme,  
» l'ame universelle de plusieurs grands  
» hommes, l'ame du Guerrier, l'ame  
» du Sage, du grand Magistrat, & de  
» l'habile Politique. Là il s'éleve, il  
» change, il se multiplie, & prend tou-  
» tes les formes différentes du mérite &  
» de la vertu. La séduction est si forte,  
» qu'on croit voir tout ce qu'on ne fait  
» que lire, ou qu'entendre. Avec un  
» livre à la main, vous êtes transformé  
» dans des sieges & des batailles. C'est  
» l'Orateur qui vous charme, & vous  
» n'êtes occupé que du héros. C'est Fle-

» chier qui parle, & vous ne voyez que

» Turenne. L'art cache l'Orateur, & ne  
 » montre que le grand Magistrat ou le  
 » grand Capitaine ».

M. Flechier lisoit souvent les Sermonnaires Italiens & Espagnols, qu'il appelloit agréablement ses bouffons, & il avouoit que le ridicule de ces ouvrages avoit contribué à épurer & à fortifier son goût pour le vrai, sans lequel il n'y a ni beauté, ni force dans l'éloquence.

Parmi les illustres amis que son mérite lui acquit, M. de Montausier fut un des plus vifs. Ce fut lui qui le produisit auprès de Monseigneur le Dauphin, dont il fut lecteur. Choisi en 1672 pour l'Oraison funebre de Madame de Montausier, il produisit alors au grand jour ce talent singulier que toute la France a reconnu en lui pour toutes ces sortes d'ouvrages.

En 1673 il fut reçu à l'Académie Françoisé à la place de M. Godeau, évêque de Vence.

Un des projets formés pour l'éducation de M. le Dauphin avoit été de faire écrire pour lui l'histoire de tous les grands Princes Chrétiens. M. Flechier fut chargé de celle de Théodose, qui parut en 1679. C'est la seule qui ait été donnée.

*de Messire Esprit Flechier.* 7

Le Roi, non content de lui avoir donné l'abbaye de S. Severin, & la charge d'Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine, le nomma en 1685 à l'évêché de Lavour, d'où il passa en 1687 à celui de Nismes. Voici la Lettre qu'il écrivit au Roi au sujet de cette translation.

**S**IRE,

« J'ai reçu avec toute la reconnois-  
» sance que je dois, la grace que Votre  
» Majesté m'a faite de me nommer à  
» l'évêché de Nismes; & cette marque  
» précieuse de son souvenir a renou-  
» vellé dans mon cœur tous les senti-  
» mens de respect & de vénération pour  
» son auguste personne, & toute l'ar-  
» deur du zele que j'ai toujours eu pour  
» son service. Mais, Sire, Votre Ma-  
» jesté me permettra de lui représenter  
» avec toute la confiance que me don-  
» nent ses bontés, que je regarde le pre-  
» mier choix qu'elle a bien voulu faire  
» de moi pour l'évêché de Lavour,  
» comme ma première vocation; que  
» j'y ai travaillé comme n'en devant  
» point sortir, & qu'une marque que  
» Dieu me vouloit en ce lieu, c'est qu'il

A iv

» y bénissoit mes travaux, & que les  
» peuples m'écoutoient avec plaisir,  
» quand je leur prêchois l'obéissance  
» qu'ils doivent à Dieu, & la fidélité  
» qu'ils doivent à Votre Majesté. J'a-  
» voue, Sire, que j'ai une grande passion  
» d'achever l'ouvrage que j'ai commen-  
» cé, & que ce seroit une grande grace  
» de me laisser entretenir & augmenter  
» les bonnes dispositions où je vois les  
» nouveaux convertis de mon diocèse.  
» Je ne doute pas que le successeur que  
» Votre Majesté m'a destiné, n'ait plus  
» de talens & de capacité que moi, mais  
» l'application que j'ai eue à les instruire,  
» & la confiance qu'ils ont prise en moi,  
» me donne des facilités qu'on n'a pas  
» dans les commencemens d'un épisco-  
» pat. L'évêché de Nismes, Sire, est  
» vaste, & difficile à gouverner; & je  
» ne me sens ni assez de force, ni assez  
» d'adresse pour cela. Je sçais qu'il est  
» plus riche & plus honorable que le  
» mien; mais Votre Majesté m'a déjà  
» donné tant de bien, que je n'en sou-  
» haite pas davantage: & l'honneur  
» qu'elle m'a fait de me croire capable  
» & digne d'être dans cette place-là, me  
» vaut mieux que la place même. J'y  
» serois plus proche de mon pays & de

» ma famille; mais je ne dois point avoir  
» de plus forte affection que celle de ser-  
» vir Dieu & Votre Majesté; & je crois  
» que je ne lui ferai pas inutile dans ce  
» pays-ci. Je me jette donc aux pieds de  
» Votre Majesté, pour la supplier de me  
» laisser dans ce diocese où elle m'a en-  
» voyé, & où je puis plus tranquille-  
» ment prier Dieu qu'il continue de ré-  
» pandre abondamment ses bénédictions  
» sur Elle. Je ne l'ai jamais importunée  
» pour lui demander du bien : je crains  
» que je ne l'importune en lui disant  
» qu'elle m'en fait. C'est une grande  
» preuve de votre bonté, Sire, que  
» vous me réduisiez à ne vous demander  
» que la diminution de vos bienfaits. &  
» de vos graces. J'attendrai les ordres de  
» Votre Majesté, quoi qu'Elle m'ordon-  
» ne, & je les exécuterai avec toute la  
» soumission & la fidélité que lui doit,  
» Sire, son très-humble, &c.

Nismes étoit alors un poste très-dif-  
ficile, par la multitude de Calvinistes  
dont le diocese étoit rempli. Le Roi  
avoit révoqué l'Edit de Nantes, & plu-  
sieurs Calvinistes avoient fait abjura-  
tion. Mais on n'ignoroit pas que de ces  
nouveaux Catholiques, les uns encore  
attachés à leur ancienne religion, ne

demeuroient que par politique dans celle qu'ils avoient embrassée, & que les autres négligeoient d'en remplir les devoirs. La prudence, le zele, la charité de M. Flechier lui fournirent, pour empêcher les maux qu'on en pouvoit appréhender, des moyens dont le succès répondit à son attente.

L'inclination qu'il avoit pour les belles lettres, ne fut point étouffée par les soins de l'épiscopat. Il se forma par ses soins à Nismes une Académie, dont il étoit l'ame & le président. Son palais étoit une autre Académie : il s'y appliquoit à former des Orateurs Chrétiens, qui servoient l'Eglise, & firent honneur à la nation.

Il mourut le 16 Février 1710, dans la soixante & dix-huitième année de son âge.

Le P. de la Rue, dans la préface de ses sermons, fait ainsi le caractère de M. Flechier. « L'amour de la politesse » & de la justesse du style l'avoit saisi dès » ses premières études. Il ne sortoit rien » de sa plume, de sa bouche, même en » conversation, qui ne fût ou qui ne parût travaillé. Ses lettres & ses modestes billets avoient du nombre & de l'art. Les beaux arts, & principalement

» la poésie ayant été sa première occu-  
» pation, il s'étoit fait une habitude,  
» & presque une nécessité de compasser  
» toutes ses paroles, & de les lier en  
» cadence. Le feu qui éclate dans son  
» style, & qui en relève par-tout la  
» grace & la dignité, semble manquer  
» de véhémence ; & sa prononciation  
» traînante & peu animée favorisant  
» par sa lenteur la fidélité de sa mémoire,  
» donnoit à l'auditeur tout le loisir de  
» suivre aisément la délicatesse de ses  
» pensées, & de sentir le plaisir d'en être  
» charmé. Comme ce fut d'abord par les  
» Eloges Funebres qu'il commença à se  
» faire distinguer, la gravité des sujets,  
» fort avantageuse à la pesanteur natu-  
» relle de sa voix & de son action, & la  
» beauté des choses qu'il disoit, en firent  
» insensiblement goûter la manière, &  
» travestirent même en talent un défaut,  
» qu'en d'autres sujets moins tristes on  
» auroit peine à supporter. C'est ce qui  
» parut dans ses Sermons de morale : car  
» au lieu que la véhémence & l'impétuo-  
» sité doivent y régner, le son de sa  
» voix, qui avoit quelque chose de lugu-  
» bre, y répandit son froid sur le feu de  
» ses expressions ; & la liberté de son  
» esprit lumineux y étoit, pour ainsi

A vj

» dire, à l'attache de sa mémoire ».

Après ce caractère de M. Flechier fait par une main étrangere, il est bon de mettre ici un portrait qu'il fait de lui-même dans une Lettre à un de ses amis.

*Lettre où M. Flechier se dépeint lui-même.*

**V**ous voulez donc, Monsieur, que je vous trace le portrait d'un de vos amis & des miens, & que je vous fasse une copie d'un original que vous connoissez aussi-bien que moi... Sa figure, comme vous sçavez, n'a rien de touchant ni d'agréable ; mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas, & ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut ; mais on peut remarquer dans ses yeux & sur son visage je ne sçais quoi qui répond de son esprit & de sa probité.

Il paroît d'abord trop sérieux & trop réservé ; mais après il s'égaye insensiblement : & qui peut effuyer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite... Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, & il gagne beaucoup à être connu... Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime & l'amitié des uns & des autres :

il choisit ceux qu'il veut conduire & qu'il veut aimer : & pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle, & de certains airs de discrétion, qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage : il a voulu être estimé par raison, non par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis, & n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sçait se servir de son esprit, mais il ne sçait pas s'en prévaloir ; & quoiqu'il se fente & qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement... il se renferme en lui-même, & se rend la justice qu'on lui refuse....

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement : il a réussi dans la prose : les sçavans ont été contens de son Latin : la Cour a loué sa politesse. Il a écrit avec succès : il a parlé en public, même avec applaudissement.... Sa conversation n'est ni brillante ni ennuyeuse ; il s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'apperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins & spirituels marquent

sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne ; & son silence même est intelligible... Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au-dedans de lui-même. Quand il est avec ses amis, il aime à discourir & à se répandre au-dehors : il est pourtant toujours maître de son esprit. Lorsqu'il parle, on voit bien qu'il sçauroit se taire ; & lorsqu'il se tait, on voit bien qu'il sçauroit parler... Il écoute les autres paisiblement, & les paye souvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup.... Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tout & ne se préfère à personne. Il ne se pique pas de faire valoir ce qu'il sçait : il aime mieux leur donner le plaisir de dire eux-mêmes ce qu'ils sçavent....

Il n'est pas fort vif au-dehors, mais il a beaucoup de vivacité au-dedans ; & peu de chose échappe à ses réflexions...

Il n'est pas naturellement inquiet, & ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui. Mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en

conjecture ; & quand il veut, il n'y a guere de mystere qu'il ne découvre... Il voit tout d'un coup le ridicule des hommes, & jamais personne ne remarqua plus promptement une sottise...

Il est naturellement paresseux ; mais quand il veut, il trouve en lui des ressources dont il a été souvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de tems, il se rencontre qu'il en a toujours assez : & tout lent qu'il paroît, il y a peu de gens qu'il ne rattrape, quelque diligens qu'ils puissent être.

Pour son style & pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, & de l'élégance : la nature y approche de l'art, & l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser, ni dire autrement : mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours ou dans les choses, de l'arrangement dans les paroles, & une heureuse facilité, qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, sans y mettre du superflu ; & l'on n'en peut rien ôter, sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin votre ami vaudroit

encore mieux, s'il pouvoit s'accouttumer au travail : & si sa mémoire un peu ingrate, non pas infidèle, le servoit aussi bien que son esprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, & chacun a ses endroits foibles.

Pour son cœur, où je crois que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le connoître. Il se modere quand il veut : il est secret & circospect : il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité & d'une indifférence apparentes. Mais je l'ai vu dans son naturel, je l'observe depuis long-tems, & je suis dans sa confiance. Ainsi, Monsieur, je vous ferai part de mes connoissances.

Ce cœur, Monsieur, n'est pas indigne de vous.... Il a de la grandeur & de la générosité : aucun intérêt ne le touche, & il ne voudroit avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de pouvoir obliger ses amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des graces à faire, que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, & ne s'est pas inquiété pour l'autre.

Rien n'est tant contre son humeur,

que d'être à charge à qui que ce soit. Dans ses besoins, il n'a recours qu'à sa patience ; & quand il feroit plus éloquent qu'il n'est, il ne sçait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paroïtroient trop achetés, s'ils lui avoient coûté quelque bassesse. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guere d'homme qui sçache mieux louer que lui, il n'a jamais voulu vendre, ni même donner mal à propos ses louanges. Il sçait, quand il le faut, jeter quelque grain d'encens odoriférant qui récréé & qui n'étourdit pas : aussi n'en reçoit-il pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne.... Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empresse & qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paisiblement la justice qu'on doit lui rendre ; qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables.... Il se console aisément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne ; & il travaille à se faire considérer par lui-même plutôt que par l'état où on l'aura mis....

Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il

n'ignore pas les talens qu'il a , il estime ceux que les autres ont : ainsi il a le plaisir que donne l'honneur , sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il est sensible aux approbations sinceres & désintéressées. Un homme qui le loue sans le connoître : un Auditeur qui s'écrie : un passant qui le montre , & qui dit , *c'est lui* : ce sont là les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'éleve , il se tient dans une honnête modération , & sa pudeur est embarrassée : mais si l'on veut l'abaisser , il prend une fierté qui le met au-dessus de tous. Il est facile , populaire , officieux à ceux qui sont au-dessous de lui , commode à ses égaux. Pour les Grands qui se prévalent de ce qu'ils sont , il les respecte de loin , & les abandonne à leur propre grandeur.

Il se possède dans les occasions , & ses passions ne peuvent rien sur sa raison , si elle n'y consent , ou si elle n'est surprise.... Il est de bonne foi , & il croit aisément que tout le monde est de même. Mais si l'on vient à lui manquer , on ne regagne plus sa confiance : ainsi il ne trompe jamais personne , & n'est jamais trompé qu'une fois. S'il a donné

quelque sujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le satisfaire ; mais si l'on se plaint de lui sans raison, il a une innocence fiere, qui ne descend pas aux éclairciffemens, & aux justifications : & rien ne lui coûte tant que de faire son apologie.... Quand on l'offense, il a le ressentiment vif, mais il ne dure pas long-tems. L'envie lui déplaît, mais elle ne l'afflige pas. Il souffre avec peine une injustice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en use mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfassent ; & il a d'autant plus de peine de se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher personne. Il n'a pas de grands attachemens au monde : comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins, ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs & les bien-séances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, & le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, & des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le tems qu'il a passé

avec ses amis ou avec lui-même : & ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus, fort petit : il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage & il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis ; & s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point... Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscretion, familier sans incivilité, complaisant sans foiblesse, & sage sans austerité.

Il est délicat & difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot ; qu'on se prévienne ; & qu'on devine ce qui peut plaire : mais il n'exige rien d'autrui, qu'il ne s'impose à lui-même ; & s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne. C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, & c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.